

SCIENCE ET CULTURE

PRIX DU QUÉBEC



Le prix Athanase-David est attribué en 2012 à **France Théoret**

Page 4



Le prix Gérard-Morisset est accordé à **Dinu Bumbaru**

Page 5



Le prix Marie-Andrée-Bertrand est attribué à **Louise Nadeau**

Page 7

CAHIER THÉMATIQUE G • LE DEVOIR, LES SAMEDI 17 ET DIMANCHE 18 NOVEMBRE 2012

Ils eussent dû être 13 à la grande table dressée en 2012 pour accueillir les heureux récipiendaires de la dernière cuvée des prix du Québec. Mais ils ne furent que 12, le médiatique septuagénaire montréalais qu'est Leonard Cohen s'avérant indisponible, allant de concert en concert, devant des foules qui dépassent souvent en nombre celles qui s'entassent lors des grandes rencontres sportives. Mais lui aussi recevra cette médaille, œuvre de Catherine Villeneuve, en cette année qui est aussi la trente-cinquième de cette institution qui vise à souligner l'apport d'artistes et de scientifiques dans

la réalisation du Québec actuel. Science et culture, donc, étaient à l'honneur à l'Assemblée nationale quand, en cette fin d'après-midi de mardi dernier 13 novembre, les 12 autres récipiendaires étaient reçus de façon solennelle. Une fois l'an, le Québec se souvient. Et alors, tous et toutes découvrent que si un Languiand, connu et reconnu, façonne le Québec, il en va aussi de même pour un Vézina, qui, de professeur d'université, est devenu initiateur d'entreprises. Et ainsi de suite pour les autres lauréats dont on souligne enfin le mérite.



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Jacques Languiand a reçu le Prix du Québec Guy-Mauffette pour célébrer une remarquable carrière radiophonique s'étalant sur plus de 60 ans.

PRIX GUY-MAUFFETTE

Il n'a toujours pas l'intention d'accrocher son micro !

À travers les décennies, Jacques Languiand a été de tous les coups, touchant à la fois au théâtre et à la radio, au design et à la télévision. Chaque fois, le communicateur s'est fait précurseur, réinventant les paradigmes et n'en faisant jamais qu'à sa tête. Aujourd'hui, pourtant, il croit qu'il n'est « plus dans le coup ». Et s'il se dit honoré de recevoir le Prix du Québec Guy-Mauffette pour célébrer une carrière radiophonique s'étalant sur plus de 60 ans, le vieil homme ne peut faire autrement que d'y percevoir ce qui commence à ressembler à « la fin d'une bataille ».

JESSICA NADEAU

« C'est difficile de l'admettre, mais quand même. À 81 ans, il faut se faire une raison. Oui, cela m'agace un peu qu'on m'offre quelque chose qui marque la fin de ma vie, mais cela va sans dire, d'une certaine façon. »

Comme être humain, journaliste et philosophe, Jacques Languiand s'est interrogé à maintes reprises sur la mort. Et chaque fois qu'il plongeait dans cette abyssale réflexion, il découvrait qu'il n'en aimait pas l'idée. Mais, aujourd'hui, pour la première fois, il fait la paix avec l'inevitable fatalité humaine.

« C'est très nouveau pour moi de dire : ça du sens de mourir. Ça du sens. J'ai fait ma vie, elle a été très active et très pleine, utile pour beaucoup de gens aussi, et je dis cela sans

prétention. Mais je suis content d'avoir apporté ce que j'ai pu apporter et il y a tout un bagage que je ne peux pas communiquer. Je vais partir avec lui et c'est la vie. Et c'est tout. »

Générosité

Dans sa maison westmountoise aux allures de musée, Jacques Languiand se livre avec une immense générosité. Tel un sage, qui a tant vu et tant vécu, il raconte sa vie, sans même attendre les questions, nous entraînant, de sa voix chaude et rassurante, dans une série d'aventures rocamboliques vécues aux côtés des plus grands de ce siècle.

Il avait 18 ans et s'était fait virer de tous les collèges qu'il avait fréquentés. « J'étais très voyou », confesse-t-il, avant d'ajouter en aparté : « Encore aujourd'hui, d'ailleurs. »

Il s'est donc embarqué, au tournant des années 50, sur un cargo pour la France, où il

avait décidé, par curiosité, de faire sa vie. Cumulant les petits boulots, il visitait les grands lieux culturels et abordait tout un chacun avec l'insolence de son jeune âge. À l'époque, il voulait devenir homme de théâtre. Comédien, d'abord. Plus encore, il voulait diriger sa propre compagnie de théâtre.

De Paris au Rhin...

Mais une rencontre avec le Québécois Guy Beaulne a changé le cours de sa vie, lorsque celui-ci lui a proposé de le remplacer au service canadien de la Radiodiffusion française, sous la direction du poète de l'Académie française, Pierre Emmanuel. « J'étais le petit. J'étais un ignorant intéressé à se former. Pour moi, c'était essentiel. » Il s'enflamme, ses grands yeux bleus pétillent, ses mains s'animent, suscitant l'intérêt soudain d'un chat indolent qui n'a pas le temps de sau-

ter sur le divan que son maître le repousse en le vouvoyant.

« Non, mais, vous imaginez ? J'arrivais avec mon texte, et Pierre Emmanuel me demandait : "Qu'avez-vous pour nous aujourd'hui ?" Alors, il corrigeait mon texte devant tout le monde. Et il s'écriait : "Mais non, malheureux ! Vous allez passer pour un ignorant !" Et moi, j'étais rouge jusqu'aux cheveux. »

Il n'a que de bons mots pour ces gens de la radio canadienne en France qui l'ont éduqué. « Ces gens-là étaient de véritables pontes. Ils ont été mes mentors. »

Une autre rencontre fortuite l'a entraîné au camp franco-allemand de Lorelei, dans la vallée du Rhin, au milieu de milliers d'étudiants qui tentaient de rebâtir l'Europe. Entre deux discours politiques et une représentation artistique, c'est tout naturellement que Jacques Languiand se met à y faire de la radio, organisant tout le travail et planifiant les émissions. « C'était de l'or de travailler avec tous ces gens. C'était l'université à temps plein. Et j'étais monsieur ! », raconte-t-il en éclatant d'un rire franc, faisant frémir ses légendaires sourcils blancs.

... et en Allemagne de l'Est!

Lorsque le mouvement s'est essouffé, pour le remercier de

ses bons services, les organisateurs lui ont fait visiter l'Allemagne de l'Est, franchissant un mur qui n'existait pas encore. Si le communisme l'intéresse peu, le théâtre, lui, le faisait toujours rêver. Il a donc profité de son séjour pour rencontrer son idole, Bertolt Brecht. « Ils m'ont gardé, même si, pour eux, j'étais un Américain. J'étais en plein pays de type soviétique. Ce n'étaient pas des farces. Et ce grand théâtre, immense, tout éclairé. C'était fantastique. Et puis, Brecht m'a demandé si j'étais communiste. Là, j'étais embêté. J'ai répondu : ça m'intéresse. Et c'est ainsi que j'ai vécu à Berlin un certain temps. »

Plus d'un demi-siècle plus tard, Jacques Languiand se souvient de cette époque et de toutes ces rencontres qui l'ont modelé, voguant de l'une à l'autre au gré de ses souvenirs. « C'est le début de ma vie en Europe. Je crois que personne au Québec n'a encore reçu ce récit. »

De René à Quatre chemins

Il fait un autre petit saut dans le temps, évoquant René Lévesque, l'homme qui a réussi à le convaincre de revenir au Québec pour travailler

PRIX WILDER-PENFIELD

La génétique joue dans nos vies

Guy Rouleau est un curieux chercheur — c'est le moins qu'on puisse dire — puisqu'il s'intéresse non seulement à une foule de maladies, mais également à différentes branches de la médecine.

CLAUDE LAFLEUR

Directeur du Centre de recherche du CHU Sainte-Justine, professeur titulaire du Département de médecine de l'Université de Montréal et titulaire de la Chaire de recherche du Canada en génétique du système nerveux, Guy Rouleau dirige également le Centre d'excellence en neuromusculaire et le Réseau de médecine génétique avancée du Fonds de recherche en santé du Québec.

Ses travaux ciblent la compréhension des bases génétiques des maladies du cerveau. Il travaille sur plusieurs maladies neurologiques et psychiatriques ayant une composante génétique, dont la sclérose latérale amyotrophique, les accidents cérébrovasculaires, les anévrismes familiaux, les angiomes caverneux, l'épilepsie, l'ataxie spinocérébrale, la paraplégie spastique, l'autisme, le syndrome de Tourette, le syndrome des jambes sans repos, la schizophrénie et les troubles bipolaires. Il a entre autres localisé plus de 20 loci (emplacements physiques précis sur un chromosome) et contribué de façon significative à l'identification de plus de 10 gènes responsables de maladies, ainsi qu'à une meilleure compréhension de leur pathogenèse.

Titulaire de nombreux prix — dont celui du scientifique de l'année 1993 et un prix de l'Acfas, en plus d'avoir été consacré Officier de l'Ordre national du Québec — voici qu'il reçoit cette année le Prix du Québec Wilder-Penfield, qui couronne l'ensemble de la carrière d'un scientifique dans le domaine biomédical. « Je suis particulièrement heureux de recevoir ce prix, s'empresse-t-il de dire, puisque le Québec est un endroit magnifique où il se fait de belles choses, des choses qui sont importantes pour moi. C'est vraiment très significatif pour moi de recevoir ce prix ! »

Un neurologue formé à la génétique

Dès l'école primaire, Guy Rouleau s'est passionné pour les sciences. « En 5^e année, j'avais un ami dont le frère et le père faisaient de petites expériences de chimie, raconte-t-il. C'était fascinant ! J'ai ensuite eu mon propre labo dans mon

VOIR PAGE G 2 : LANGUIRAND

VOIR PAGE G 2 : ROULEAU

PRIX DU QUÉBEC



La médaille remise aux récipiendaires des Prix du Québec

LANGUIRAND

SUITE DE LA PAGE G 1

avec lui à Radio-Canada. Jacques Languirand esquisse un sourire nostalgique à la mémoire de son ami décédé depuis maintenant 25 ans. «René, quel gars merveilleux! Travailler avec René, c'était extraordinaire. Il savait exactement ce qu'il voulait. Je n'ai pas vu souvent des gens qui savent ce qu'ils veulent à ce point.»

Il raconte les innombrables tentatives de René Lévesque pour le convaincre de faire le saut en politique. Mais ce métier ne l'a jamais intéressé autrement que comme journaliste.

Aujourd'hui, après 60 ans de vie radiophonique, dont les 40 dernières à la barre de la fameuse émission *Par quatre chemins*, Jacques Languirand n'a pas encore l'intention d'accrocher son micro. «Je continue de faire mon émission à la radio et cela, c'est essentiel. Chaque fois, je le fais dans la perspective de servir et d'intéresser.»

Sa vie en un mot? «Continuer, répond-il après une longue réflexion. Et même la mort, pour moi, c'est une façon de continuer. Je n'ai plus de vision tripative sur ce qui nous attend après la mort, mais je fais confiance à la vie et je fais confiance à la mort.»

Le Devoir

ROULEAU

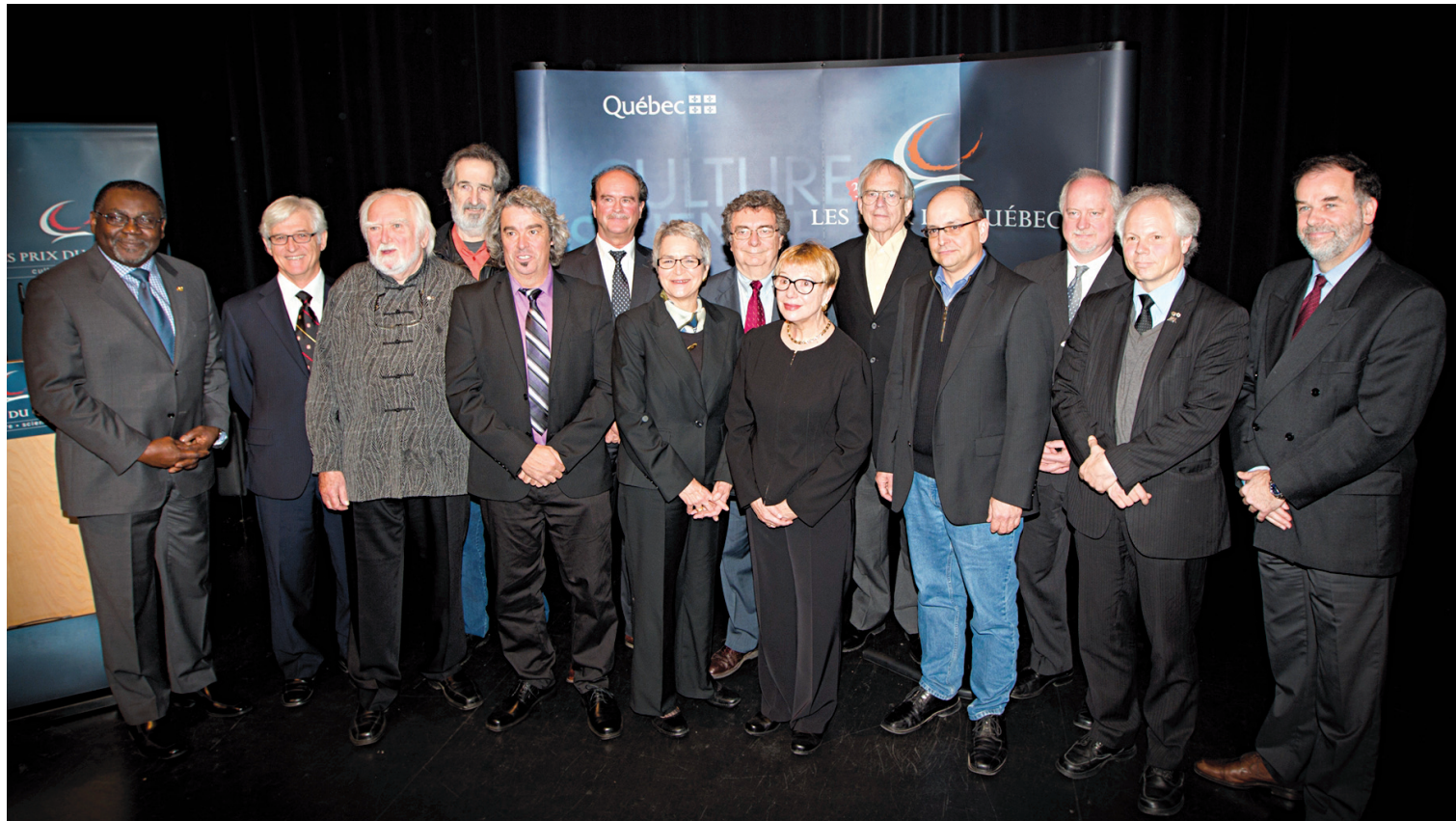
SUITE DE LA PAGE G 1

sous-sol... Eh oui, j'ai fait quelques explosions et provoqué de petits feux, mais j'ai survécu!, dit-il en riant. Je savais dès lors que je voulais faire de la science.»

Curieusement, toutefois, le jeune Rouleau n'était pas bon élève au secondaire, car ce n'est qu'à l'université que son intérêt pour les études s'est manifesté. «J'étais fasciné par la biologie et par la chimie, dit-il, je me suis donc naturellement dirigé vers la biochimie!» Il a ainsi fait ses études de médecine, sachant cependant que sa vocation était la recherche. En 1983, son mentor lui conseille d'aller en génétique: «C'est ça, l'avenir!», déclare celui-ci.

À la suite de ses études aux États-Unis, le D^r Rouleau revient faire carrière à Montréal, «parce que c'est ce que je voulais le plus au monde». Ce neurologue formé en génétique met donc sur pied une équipe de recherche afin d'appliquer la génétique aux maladies du cerveau. «Mon but était de découvrir et de comprendre les facteurs génétiques qui prédisposent aux maladies du cerveau, dit-il. J'ai aussi beaucoup travaillé sur des maladies génétiques qui affligent la population du Québec.»

Dans le cadre de ses travaux, il parvient ainsi à comprendre les mécanismes situés à la base de maladies aussi variées que la sclérose latérale amyotrophique, la schizophrénie et l'autisme, ainsi que le rôle qu'y jouent les gènes. «Je me suis également beaucoup intéressé à la psychiatrie, puisque c'était pour moi un grand défi que de lier la génétique et cette discipline, poursuit-il. On sait d'ailleurs maintenant qu'il y a d'importants facteurs génétiques liés à des



Les récipiendaires des Prix du Québec pour l'année 2012, en compagnie du ministre de la Culture et des Communications, Maka Kotto, et du ministre de l'Enseignement supérieur, Pierre Duchesne.

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

maladies comme l'Alzheimer, la schizophrénie, la bipolarité et l'autisme.»

De même, en s'intéressant au suicide, le chercheur s'est posé la question: qu'est-ce qui fait que certaines personnes passent à l'acte et d'autres pas? «Le suicide n'est pas une maladie génétique, insiste-t-il, mais il y a des facteurs génétiques liés, par exemple, à l'impulsivité...»

Guy Rouleau en vient même à penser que la plupart des troubles humains pourraient avoir une composante génétique. Il cite l'exemple surprenant des accidents de voiture! «Bien sûr, pense-t-on, ça n'a rien à voir

avec la génétique!, avoue-t-il sans peine. Par contre, il y a certains traits de personnalité — comme prendre des risques inconsidérés — qui prédisposent aux accidents de voiture.»

Le D^r Rouleau voit poindre la fin de sa carrière, mais il demeure toujours aussi avide. «J'aimerais compléter toutes les histoires que j'ai commencées, dit-il. Par exemple, on a trouvé beaucoup de gènes et de mécanismes liés à la schizophrénie et à la maladie bipolaire, mais on ne voit pas encore "la forêt".»

«Disons que c'est un casse-tête et qu'on a beaucoup de morceaux, mais qu'on n'a pas encore

l'image globale, explique-t-il. Or connaître tout le portrait d'une maladie nous permettra non seulement de poser de bons diagnostics, mais également d'intervenir efficacement.»

«Si on ne comprend pas le problème fondamental, on ne peut se rendre à l'essence du problème, poursuit le D^r Rouleau, et moi, c'est cette essence que j'aimerais découvrir... J'aimerais faire partie du groupe qui découvrira ces essences et je pense qu'on n'est pas si loin; je pense même qu'on y parviendra avant que je n'aie terminé ma carrière.»

Toutefois, pour y parvenir, le directeur du Centre de re-

cherche du CHU Sainte-Justine a besoin de «joueurs étoilés» dans son équipe de chercheurs.

«Si j'ai fait tant de découvertes, explique-t-il, c'est que j'avais toujours quelqu'un d'exceptionnel dans mon équipe. C'est un travail d'équipe, vous savez, et, dans l'équipe, il faut toujours compter sur des étoiles... Et des étoiles, il n'y en a pas beaucoup dans le monde, mais je suis très chanceux car j'en ai toujours eu. J'aimerais toutefois en avoir davantage!»

Collaborateur
Le Devoir

LES PRIX DU QUÉBEC

35^{es}
culture • science

Les lauréates et les lauréats des Prix du Québec ont consacré leur carrière et leur vie à une cause, à un domaine. Ils ont contribué non seulement au développement exceptionnel de leur champ d'expertise, mais aussi à l'avancement culturel, social, scientifique et économique du Québec. Grâce à eux, notre savoir-faire et notre culture ont rayonné ici comme partout ailleurs dans le monde.

Leur constante discipline et leur désir de transmettre leur savoir en ont fait des modèles d'inspiration pour les générations à venir. Voilà la preuve qu'il est possible de construire un pont entre des gens de différentes générations unis par une même passion.

C'est avec une grande fierté que nous faisons valoir l'héritage qu'ils lèguent en leur décernant la plus haute distinction gouvernementale dans les domaines de la culture et de la science.

Nous tenons à remercier mesdames Louise Nadeau et France Théoret ainsi que messieurs Louis Bernatchez, Edwin Bourget, Dinu Bumbaru, Leonard Cohen, John Heward, Jacques Languirand, Paul-André Linteau, André Melançon, Benoît Melançon, Guy Rouleau et Louis-Philippe Vézina.

Le gouvernement du Québec reconnaît leur apport inestimable à l'avancement de notre société. Au nom de toutes les Québécoises et de tous les Québécois, nous leur témoignons notre plus profonde gratitude.

Maka Kotto

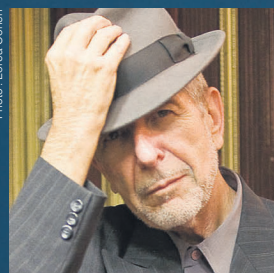
Le ministre de la Culture et des Communications,
Maka Kotto

Pierre Duchesne

Le ministre de l'Enseignement supérieur, de la Recherche, de la Science et de la Technologie,
Pierre Duchesne



Dinu Bumbaru
PATRIMOINE URBAIN
PRIX GÉRARD-MORISSET



André Melançon
CINÉMA
PRIX ALBERT-TESSIER



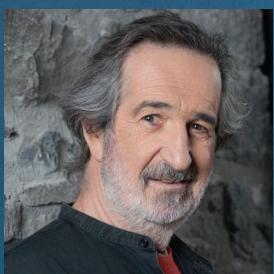
Leonard Cohen
CHANSON
PRIX DENISE-PELLETIER



John Heward
ARTS VISUELS
PRIX PAUL-ÉMILE-BORDUAS



Jacques Languirand
COMMUNICATION
PRIX GUY-MAUFFETTE



Louis Bernatchez
BIOLOGIE DE LA
CONSERVATION
PRIX MARIE-VICTORIN



Edwin Bourget
ÉCOLOGIE MARINE
PRIX ARMAND-FRAPIER



Benoît Melançon
ÉDUCATION
PRIX GEORGES-ÉMILE-LAPALME



France Théoret
LITTÉRATURE
PRIX ATHANASE-DAVID



Louise Nadeau
PSYCHOLOGIE
PRIX MARIE-ANDRÉE-BERTRAND



Paul-André Linteau
HISTOIRE
PRIX LÉON-GÉRIN



Guy Rouleau
NEUROLOGIE
PRIX WILDER-PENFIELD



Louis-Philippe Vézina
BIOTECHNOLOGIE
PRIX LIONEL-BOULET

Félicitations!

2012

Visionnez les entrevues au :
www.prixduquebec.gouv.qc.ca

Québec

PRIX DU QUÉBEC

PRIX GEORGES-ÉMILE-LAPALME

Il démocratise et décloisonne la langue

Accordé chaque année à une personne ayant contribué de façon exceptionnelle, par son engagement, son œuvre ou sa carrière, à la qualité et au rayonnement de la langue française parlée ou écrite, le prix Georges-Émile-Lapalme est remis cette année à Benoît Melançon, professeur, éditeur, auteur, blogueur et conférencier.

ÉMILIE CORRIVEAU

Bien qu'il ait appris la nouvelle au beau milieu du mois de juillet, M. Melançon se souvient très bien du moment où on lui a annoncé qu'il serait le lauréat du prix cette année. « C'était une très bonne semaine pour moi ! Le lundi après-midi, j'ai reçu un coup de téléphone qui m'annonçait que j'étais admis à l'Ordre des francophones d'Amérique. C'est le président du Conseil supérieur de la langue française qui m'a appelé pour m'annoncer la nouvelle. J'étais évidemment très content. J'étais à la maison lorsqu'il a téléphoné. Le mercredi, je sors 10 minutes et, quand je reviens, il y a un message dans ma boîte vocale de Christine St-Pierre, qui était ministre de la Culture à l'époque et qui m'annonçait que j'allais recevoir le prix Georges-Émile-Lapalme. On a vu pire comme semaine », raconte M. Melançon, un sourire dans la voix.

Honoré à plusieurs reprises depuis le début de sa vaste carrière, M. Melançon reçoit ce prix avec enthousiasme. Pour l'homme de lettres, il s'agit d'une belle reconnaissance de son apport à la société québécoise.

« L'année dernière, j'ai gagné un prix de l'Acfas, qui est un prix scientifique. Cette année, je gagne un prix culturel. Pour moi, c'est très stimulant. Je considère que les scientifiques ont, bien sûr, un rôle à jouer dans leurs domaines de recherche, mais j'estime que les scientifiques ont également un rôle à jouer dans la société. Le prix Georges-Émile-Lapalme reconnaît qu'un individu joue un rôle allant au-delà de son cercle scientifique habituel. Pour moi, c'est une très belle reconnaissance », dit M. Melançon.

Candidat idéal

Amoureux de la langue française depuis son jeune âge, M. Melançon était un candidat tout désigné pour le prix Georges-Émile-Lapalme. Enfant, il dévorait déjà des livres, mais c'est au cours de son baccalauréat en études françaises à l'Université de Montréal que son intérêt pour la lecture s'est transformé en véritable passion pour les mots.

« J'ai décidé un jour de faire des études en littérature. C'est le moment où je me suis aperçu concrètement qu'on travaille avec des mots et pas avec des idées ou des sentiments. De là mon intérêt pour l'affaire. On est entouré de mots : à la fois de mots qu'on utilise lorsqu'on parle et de mots qu'on reçoit lorsqu'on lit. Moi, c'est cela qui m'intéresse. D'abord, ce sont les mots de la littérature, parce que c'est ma formation, mais ce sont aussi les mots de tous les jours, les mots des médias, les mots de Twitter », soutient-il.

Après son baccalauréat, M. Melançon a poursuivi son parcours universitaire à la maîtrise puis au doctorat. Il a même poussé la chose jusqu'à effectuer des études postdoctorales à l'Université Laval et à Paris X-Nanterre.

En 1992, il est devenu professeur à l'Université de Montréal et, quinze ans plus tard, il s'est retrouvé à diriger le Département des littératures de langue française de cette université, département qu'il dirige toujours d'ailleurs.

Plusieurs vies

Très actif et polyvalent, M. Melançon cumule plusieurs vies professionnelles. En plus de ses fonctions à l'université, il est directeur scientifique aux Presses de l'Université de Montréal, où il dirige « Socius », une collection de sociocritique



RÉMY BOILY

Benoît Melançon croit que son blogue sur la langue, *L'oreille tendue*, a séduit le jury.

et d'analyse du discours, ainsi que « Profession », un ensemble de textes de vulgarisation scientifique. Il fait également partie du Collège de sociocritique de Montréal et du comité de rédaction de la revue *Épistolaire* de l'Association interdisciplinaire de recherche sur l'épistolaire (Paris) et d'*Essays in French Literature* (Université de l'Australie-Occidentale), en plus d'être le correspondant canadien des revues *Dix-huitième siècle* et *Recherches sur Diderot* et sur l'*Encyclopédie*.

Au cours de sa carrière, il a écrit neuf ouvrages ainsi que des centaines d'articles parus dans les plus prestigieuses revues. Depuis 2009, il commente également l'actualité linguistique dans son blogue, *L'oreille tendue*.

S'il concède que, en soi, son parcours chargé a pu suffire pour séduire le jury des Prix du Québec, M. Melançon juge qu'une des principales raisons pour laquelle il s'est vu remettre le prix Georges-Émile Lapalme est qu'il effectue un constant travail de démocratisation et de décloisonnement de la langue française, par le truchement de son blogue, en y traitant d'une foule de questions qui la concernent.

« La façon que j'ai d'interpréter la décision du jury, c'est de dire qu'on a reconnu à la fois le travail que j'ai fait sur la langue, la langue que j'utilise et ce que je fais avec mon blogue. Ce blogue-là, je l'utilise pour rendre publiques des questions qui ne doivent pas être des questions de spécialistes. [...] Ce prix, c'est donc aussi la reconnaissance d'une nouvelle forme de communication avec le public. Je trouve formidable qu'on reconnaisse le travail des gens qui utilisent le numérique pour diffuser une réflexion sur la langue », dit l'homme.

S'évertuant à écrire chaque jour, même lorsque la santé ou l'inspiration n'y sont pas, M. Melançon ajoute que cette distinction le rassure quant à ses efforts. « Parfois, je me demande à qui je parle, confie en riant l'homme de lettres. Il y a des jours où je fais des entrées en me disant que ça n'intéresse personne. Mais ce prix me confirme qu'il y a des gens qui me lisent et qui aiment ça. Alors, je vais continuer ! »

Collaboratrice
Le Devoir

PRIX MARIE-VICTORIN

La génomique définit maintenant l'origine des espèces

Cette année, le prix Marie-Victorin, qui vise à récompenser la carrière et l'œuvre d'un scientifique québécois, est remis à Louis Bernatchez, professeur au Département de biologie de l'Université Laval et titulaire de la Chaire de recherche en génomique et conservation des ressources aquatiques du Canada. Spécialiste de la biologie évolutive, de la génétique et des poissons, M. Bernatchez espère que ce prix saura donner de la visibilité à la biologie comme science présente dans le quotidien des gens sous toutes ses formes.

JACINTHE LEBLANC

Louis Bernatchez a toujours eu une âme de naturaliste. Pour celui qui a grandi en pleine nature, dans la grande région de Chaudière-Appalaches, la biologie s'est imposée par elle-même comme domaine de profession, puisqu'il cherchait à garder contact avec la nature. Sa passion pour les poissons est venue plus tard. Maintenant professeur au Département de biologie de l'Université Laval, M. Bernatchez a une carrière impressionnante. Bien qu'il n'ait pas de secret à propos de son succès, il dit avoir un milieu de vie serein et avoue être particulièrement efficace. Mais le truc réside dans l'organisation de ses priorités et sa grande capacité à collaborer. « Les gens ont envie de travailler avec notre laboratoire », observe-t-il. Des gens de partout dans le monde viennent travailler avec nous. Plus il y a de collaboration, plus il y a de possibilités de retombées en matière de publications.

Pourtant, le professeur de biologie n'est pas connu pour avoir fait une grande découverte en particulier. C'est plutôt sa capacité de bien s'entourer, d'avoir un réseau important et de mettre à profit ses intuitions sur des sujets auxquels les autres n'ont pas réfléchi qui garantissent son succès. « Je pense qu'une partie de l'intérêt des choses que je fais, c'est qu'on apporte de nouvelles connaissances qui permettent de mieux gérer, tout en permettant l'exploitation », explique-t-il.

Et c'est ce qui est arrivé avec la percée de l'écologie moléculaire. Louis Bernatchez était présent au bon moment avec les bonnes personnes. « J'ai fait partie d'un petit groupe de personnes qui ont vu l'intérêt [...] d'aller chercher de l'information vraiment intéressante par la génétique pour comprendre comment les populations évoluent », raconte-t-il. Être en mesure de concilier la génétique avec l'étude des populations naturelles était une condition *sine qua non* de la poursuite de ses études aux cycles supérieurs.

Protéger la biodiversité

Se définissant comme un biologiste évolutif, il utilise dans son travail « toutes les nouvelles méthodes de la génomique [...] pour aborder des problématiques qui touchent la

gestion et la conservation de la biodiversité », précise-t-il. Par exemple, il a développé avec des collègues une expertise en analyse d'ADN dans un contexte de braconnage, soit « faire le profil de l'ADN d'une carcasse dans le bois et de la viande dans le congélateur », explique le chercheur. Ainsi, il devient plus facile de faire le lien entre une bête tuée illégalement et la viande dans le congélateur d'un potentiel suspect. L'expertise a été transférée au gouvernement du Québec et facilite ainsi la preuve du braconnage.

Un autre exemple concerne la pratique de remise à l'eau pour la pêche au saumon. Louis Bernatchez et son équipe ont fait la preuve que le « succès reproducteur est essentiellement aussi bon » chez les saumons pêchés et remis à l'eau que chez les saumons non pêchés. Ce qui veut dire que les poissons pêchés et remis à l'eau ne meurent pas et se reproduisent très bien. « Il n'y a aucune autre façon », soutient M. Bernatchez, pour la génétique de faire un lien entre les petits et les parents qui ont été ou n'ont pas été pêchés. »

L'évolution à l'échelle humaine

Le généticien, qui se rapproche beaucoup de Darwin, est fasciné par l'étude de l'origine de nouvelles espèces. Pour le chercheur, l'intérêt n'est pas tant dans le constat de la disparition d'espèces, mais plutôt dans la découverte de nouvelles espèces. Un de ses objectifs est de faire pren-

dre conscience que « l'évolution peut se passer très rapidement, à l'échelle de durée de la vie humaine ». La résistance des organismes aux antibiotiques est un phénomène purement évolutif. Tout comme la baisse de la quantité de gros poissons. Selon l'expert, les pêches, dirigées vers les poissons les plus gros, ont changé « la trajectoire évolutive des poissons. [...] C'était négatif pour un poisson de grossir vite quand il était exploité. » Tout cela s'est déroulé sur une période de 30 à 50 ans. Cette expérience l'a amené à cofonder la revue *Evolution Application* en 2008. Dans cette revue, la fusion des disciplines est de mise.

A ce sujet, la multidisciplinarité est un enjeu important pour le professeur de biologie, même s'il avoue difficile de trouver les occasions d'échanges entre les sciences biologiques et les sciences sociales. Il est par ailleurs membre du groupe de recherche Réseau aquaculture Québec, qui, même si les projets communs ne sont pas toujours propices, permet la diffusion d'informations biologiques et sociales entre experts issus de différents domaines.

Fier et humble

Louis Bernatchez a reçu plusieurs prix et distinctions, dont le titre de membre de l'American Association for the Advancement of Science, le prix Georges-Préfontaine de l'Association des biologistes du Québec et le prix Michel-Jurdant en environnement de l'Acfas. Il contribue à la formation de nombreux étudiants, ce qui est, pour lui, sa plus grande fierté dans sa carrière. M. Bernatchez a un peu plus de 350 publications à son actif et il est associé, depuis 1993, à la revue *Molecular Ecology*, consacrée à l'évolution appliquée dans tous les domaines, tels que la pêche, l'agriculture, la foresterie et le biomédical. Son impact scientifique est considéré comme exceptionnel.

C'est avec beaucoup de fierté et d'humilité que M. Bernatchez accepte le prix Marie-Victorin. Il espère que l'attention qui lui sera portée fera diminuer les préjugés à l'égard de la science et des scientifiques. « Quand on voit un scientifique à la télévision, il a toujours un sarrau. Il a toujours l'air d'un nerd », analyse-t-il. Mais, aux dires du scientifique, le plus touchant dans cet honneur est la reconnaissance par les collègues, qu'elle vienne des membres du jury ou des lettres de recommandation appuyant sa candidature. « En quelque part, on en a accompli suffisamment pour se classer dans le top ! », souligne-t-il.



RÉMY BOILY

Louis Bernatchez sait s'entourer pour mener à bien ses intuitions.

Collaboratrice
Le Devoir

L'histoire au tableau d'honneur

L'UQAM félicite le professeur **Paul-André Linteau**, lauréat d'un Prix du Québec, la plus haute distinction décernée par le gouvernement québécois. Ce prix reconnaît à sa juste valeur la carrière de cet éminent chercheur, professeur et auteur.

L'effet UQAM

PRIX DU QUÉBEC

PRIX LIONEL-BOULET

De la plante au vaccin

Louis-Philippe Vézina, lauréat du prix Lionel-Boulet, est le fondateur de Medicago inc, dont il est le vice-président et le chef des opérations scientifiques. Il a consacré ses compétences de chercheur expert dans le domaine des plantes à mettre en orbite cette entreprise biopharmaceutique, présente sur le marché boursier, spécialisée dans le développement de nouveaux vaccins et de protéines thérapeutiques.

RÉGINALD HARVEY

«**D**éjà au baccalauréat, se rappelle Louis-Philippe Vézina, je me suis orienté vers l'étude des plantes, au Collège Macdonald de l'Université McGill. » Par la suite, il obtiendra une maîtrise en physiologie végétale de l'Université Laval et, à l'Université Carleton, un doctorat en biochimie et en biologie moléculaire des plantes. Des études postdoctorales suivront à l'Université de Warwick au Royaume-Uni.

«**Vers les dernières années du bac, j'ai connu des professeurs qui m'ont réellement motivé et intéressé à la ferme de McGill à Sainte-Anne-de-Bellevue.** » Il est alors piqué par la recherche: «**Après mon retour à Québec, mes études ont basculé assez rapidement vers la biotechnologie à Laval: cette science existait à peine à la fin des années 1970.** »

Chercheur et entrepreneur

Il obtient son premier emploi auprès du ministère fédéral de l'Agriculture à titre de directeur de laboratoire: «**Je travaillais pour son compte quand j'ai suivi mes stages postdoctoraux à Warwick; je les ai écourtés, je suis revenu ici et j'ai tranquillement mis sur pied ou créé le premier groupe de biotechnologie végétale à Sainte-Foy.** » Survient alors cette bifurcation, radicale et

plutôt inédite de la part d'un chercheur universitaire, vers la mise sur pied d'une entreprise privée: «**J'avais assurément l'âme de quelqu'un qui voulait faire de la recherche appliquée et j'évoluais dans le domaine de la biotechnologie végétale, où il n'existait pratiquement pas d'entreprises à travers le monde; il y avait des monstres comme Monsanto et c'est à peu près tout.** »

Quelques grands noms de l'industrie commencent à s'implanter dans le début des années 1990, mais Louis-Philippe Vézina se sent isolé: «**Il était alors pratiquement impossible**



RÉMY BOILY
Louis-Philippe Vézina a fait le saut de l'université au monde des affaires, avec Medicago.

d'arriver à ses fins pour un chercheur comme moi qui voulait trouver des partenaires et des commanditaires à l'extérieur de son domaine universitaire. Entouré de mon groupe, j'essayais de trouver preneur pour les technologies qu'on mettait au point. De mon côté, j'étais plutôt passionné par les applications potentielles.»

Il décide de jouer la carte de l'entrepreneuriat: «**C'est là que s'est passé le déclic pour moi. Je me suis dit que, s'il n'y avait pas preneur pour la technologie, j'allais sortir du monde universitaire avec celle-ci pour tenter de bâtir une entreprise à partir d'elle.** »

Pour le volet du sens des affaires, il s'inspirera largement de son grand-oncle, Jean-Louis Tremblay, le fondateur du Département de biologie de l'Université Laval, et s'appuiera pour démarrer sur l'expertise d'un ami d'enfance, François Arcand, le chef d'une PME culturelle. Mais la traversée du début des années 2000 s'avère périlleuse: «**C'était devenu extrêmement difficile sur le plan financier pour n'importe quelle entreprise de biotechnologie; on en a arraché beaucoup et c'est un peu par miracle que, en 2003, on a réussi à obtenir de l'argent en partenariat avec Investissement Québec et la Société générale de financement.** »

A cette époque, il passe le flambeau administratif à Andy Sheldon, qui devient le président et chef de la direction de l'entreprise, pour se consacrer à la production scientifique: «**Ils sont plusieurs du monde scientifique à être passés chez Medicago. Ceux qui sont restés sont ceux qui sont capables**

VOIR PAGE G 5: VACCIN



France Théoret a bâti sa carrière en disant l'«être-femme».

PRIX ATHANASE-DAVID

Nécessairement écrivaine

Elle n'est une familière ni des projecteurs ni de l'attention médiatique, peut-être à son dam. L'écrivaine France Théoret construit pourtant depuis 1974, livre après livre, une œuvre. Celle qui n'avait jamais, encore, remporté un prix littéraire vit tout un baptême du feu en recevant, pour sa première fois, l'un des plus beaux, un des plus importants au Québec: le prix Athanase-David, qui couronne l'ensemble de l'œuvre et la carrière d'un écrivain québécois.

CATHERINE LALONDE

Son parcours d'une trentaine de livres — poésie, romans, récits, essais — où l'engagement littéraire est aussi essentiel a été salué souvent par la critique. Au fil du temps, France Théoret trace son chemin disant «l'être-femme» et l'écriture des femmes.

C'est en signant un des monologues de la fameuse pièce de théâtre *La nef des sorcières*, montée au Théâtre du Nouveau Monde par Luce Guilbeault en 1976, que la voix de France Théoret se fait remarquer. L'auteure est alors à la mi-trentaine. «**J'ai désiré écrire quand j'avais 12 ans**», confie France Théoret en entrevue au-dessus d'un café — double espresso court, rien que je deviendrais écrivaine à cette époque. Les livres me fasci-

«**Les livres me fascinaient, l'existence des livres. Mais il n'y en avait pas chez moi.** »

naient, l'existence des livres. Mais il n'y en avait pas chez moi.» C'est très tôt, donc, que l'auteure, née en 1942, est attirée par le savoir et les études. «**J'ai eu une révélation, dans le tramway entre l'école et chez moi, dans Saint-Henri: j'étais ignorante et j'ai décidé de sortir de l'ignorance. Je ne savais pas à cette époque que Socrate avait dit ça**», son fameux «**Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien**». Cette illumination, presque une conversion au travail intellectuel, elle l'a relatée dans son roman *Une belle éducation* (Boréal, 2006). Comme elle a revisité et réinventé à plusieurs reprises son enfance dans ses livres, comme dans

Hôtel des quatre chemins (Pleine Lune, 2011), son roman le plus récent, où on lit aussi son besoin de «**se dire à quel point un, sans quoi aucune clarté ne survient**». Pour Théoret, «**les grandes pensées de la philosophie, n'importe qui peut les avoir sans les avoir étudiées.** » Je pense donc je suis», on y vient en pensant, sans avoir étudié Descartes. On peut arriver seul à retrouver ces choses qui imprègnent notre civilisation.»

Écrire, dit-elle

Attirée par les livres comme un papillon par la lumière, c'est à Paris, en 1974, qu'elle commence «**à écrire vraiment**». Elle envoie de là ses textes aux revues du Québec et les voit publiés. À son retour, la vie littéraire, l'action citoyenne et la lutte féministe se tissent au bout de ses doigts.

Après s'être engagée à la direction de *La barre du jour*, France Théoret devient cofondatrice du journal féministe *Les têtes de pioche* en 1979, avant de diriger pendant quelques années le magazine *Spirale*. «**C'était un peu l'époque**», celle où l'engagement allait de pair avec la création, dit-elle, en faisant le lien avec le dernier printemps, où elle est redescendue dans la rue. «**J'ai fait beaucoup de manifestations à l'époque: pour réclamer l'avortement, pour que les femmes puissent se promener la nuit, des marches du 8 mars en grelottant...** »

Ce n'est pas l'impression d'une injustice fondamentale qui l'a menée à la cause des femmes. «**Je suis devenue féministe à ma table de travail. En réfléchissant, en lisant et en écrivant. Ça m'a pris beaucoup de**

temps.» Ce thème l'a suivie toute sa vie. «**La littérature existe par ses renouvellements, at-elle pris le temps d'écrire pour Le Devoir. Certaines femmes qui œuvrent à l'écriture ont par intermittence de pures intuitions inouïes quasi impossibles à écrire, tant est fort le bruit des spectacles et du divertissement, tant l'ambiance est à l'éclatement. Tout vient d'une pensée fine en littérature, y compris et absolument les évidences.** »

Le triangle d'inspiration de Théoret est depuis longtemps le même: Claude Gauvreau, qui lui a prêté un jour son exemplaire original des *Lettres à un fantôme*, Antonin Artaud et la Virginia Woolf d'*Une chambre à soi*. Et Roland Barthes, qui complète la quadrature de ce cercle d'influences et qui a poussé Théoret vers cette notion de fragments sur laquelle elle planche toujours. «**Travailler le fragment, dit-elle, pour travailler le plus possible la forme, l'expression, la manière de dire, la langue même, l'écart à la façon de Jean Cohen, cette différence avec l'écriture classique. Ma pensée en synthèses. Mon œuvre est fondée sur la différence entre la parole et l'écrit.** » Que ce soit en vers, depuis l'essentiel *Bloody Mary* et son magnifique *Nécessairement putain*, où on lit: «**Je ne suis pas humaine et je saccage vos tombes: je ne suis pas seule quand je parle où que je sois.** » Ou en roman qui détourne l'histoire, comme dans *Laurence*, dans ses obsessions russes ou dans la série de *novellas* qu'elle prépare actuellement et qui s'attarderont à des sujets actuels, dont la pornographie.

Mais toujours avec la rigueur, l'exigence presque clinique dans l'écriture, la recherche de clarté limpide. «**L'engagement est une façon d'écrire et de vivre, écrit-elle pour Le Devoir, largement une perspective de recherche intellectuelle, une proposition aussi pour des amitiés et des rencontres. Les engagements et l'esprit chercheur décrivent un espace de langage. J'y trouve une voie intellectuelle habitable et féconde.** »

Le Devoir

FÉLICITATIONS à nos lauréats du Prix du Québec



Dr Guy Rouleau a travaillé tout au long de sa distinguée carrière à percer les mystères génétiques à la base de maladies du cerveau comme la dystrophie musculaire, la schizophrénie et le trouble bipolaire. Éminent chercheur et professeur, et prochain directeur du Neuro, Dr Rouleau a commencé sa formation dans les hôpitaux affiliés à McGill. Il s'est depuis consacré à la formation de la prochaine génération de scientifiques et a supervisé plus de 100 étudiants aux cycles supérieurs et boursiers de recherche postdoctorale.

Leonard Cohen a publié son premier recueil de poésie alors qu'il était encore étudiant à la Faculté des arts de McGill. Depuis, il a inspiré et ému par ses multiples talents des générations de lecteurs et de spectateurs dans le monde entier. M. Cohen, poète, artiste, romancier, compositeur, interprète, est une icône culturelle des plus appréciées au Québec et de par le monde.

Louis-Philippe Vézina a fait ses études en sciences végétales à McGill. Cofondateur de Medicago, une société biopharmaceutique de Québec, il a révolutionné la production des vaccins en mettant au point une technologie à base de plantes pour remplacer les méthodes traditionnelles à base de protéines d'œuf. Grâce aux travaux de M. Vézina, il est désormais possible de produire plus rapidement et à meilleur coût des vaccins plus efficaces, sans danger d'infection, pour traiter les maladies infectieuses.



McGill



FÉLICITATIONS À FRANCE THÉORET, LAURÉATE DU PRIX ATHANASE-DAVID 2012

PRIX DU QUÉBEC

VACCIN

SUITE DE LA PAGE G 4

d'accepter le fait que, si on n'invente pas, on disparaît. On s'est réinventé trois ou quatre fois dans les années 2000 et on a réussi à faire des choses que des entreprises beaucoup plus grosses et beaucoup plus largement financées que nous n'ont pas réussi à faire aux États-Unis ou en Europe.»

Technologies du vaccin

En tant que chef de la direction scientifique, Louis-Philippe Vézina a positionné Medicago comme un leader mondial dans le développement des vaccins à base de particules pseudovirales (PPV); la technologie utilisée sert à produire des vaccins plus efficaces avec célérité et à des coûts plus bas: «Chronologiquement, on parle de l'utilisation des plantes pour faire ce qu'on appelle des protéines recombinantes; on les utilise comme usine cellulaire pour produire ces protéines. Medicago est devenue une des deux ou trois entreprises dans le monde à avoir recours à un tel système, efficace ou à bon rendement. Il s'agit d'une technologie fondatrice avec laquelle on manufacture encore les vaccins, mais qui demeure en perpétuelle évolution.»

Il décrit une autre des avancées technologiques: «Le deuxième pivot technique qui a aidé à nous propulser très rapidement dans le monde des vaccins, c'est qu'on a été en mesure de produire des particules pseudovirales dans les plantes. D'autres avaient réussi à le faire avant nous avec des particules qui avaient peut-être moins d'intérêt pour le développement technique ou corporatif.» Sur ce plan, Medicago aura effectué une spectaculaire percée dans la lutte contre les pandémies, ce qui l'aura propulsé largement en avant dans sa quête d'appuis financiers.

Collaborateur
Le Devoir

PRIX GÉRARD-MORRISSET

Les lieux nous disent ce que nous sommes

En 1992, Dinu Bumbaru était membre du jury qui a décerné le premier prix Gérard-Morrisset. Vingt ans plus tard, c'est à lui que revient l'honneur.

ÉTIENNE
PLAMONDON ÉMOND

Dubrovnik, 1992. Dinu Bumbaru marchait avec un collègue dans les rues de cette ville de la Croatie, à l'époque toujours au sein de la Yougoslavie. La guerre commençait et il y était dépêché par l'UNESCO afin de déterminer comment il serait possible d'y protéger le patrimoine. «On était dans une guerre culturicide, rappelle-t-il. Les églises et les minarets étaient détruits parce que c'étaient des symboles identitaires. Pas parce que c'étaient des positions d'artillerie.» Alors que les coups de canon retentissaient depuis les villages voisins, ils ont croisé un homme âgé à la mine triste et désespérée. Celui-ci les a remerciés, raconte-t-il. M. Bumbaru a réagi humblement, puis l'homme lui a répondu: «Si nous mourons, que notre peuple ne meure pas.»

«C'était très troublant comme rencontre, mais en même temps très inspirant, se souvient-il. Cela nous rappelle que ce ne sont pas que des pierres. Ce sont des pierres qui ont été placées par quelqu'un et qui résonnent dans la mémoire des gens et des usages. Même si elles sont très modestes, ces pierres parlent humain.»

Identité et culture

Une rencontre avec Dinu Bumbaru, c'est un éveil à la valeur profonde, identitaire et culturelle des objets, des lieux, des bâtiments et des paysages. L'œil toujours pétillant, le passionné admet être un peu «verbomoteur», mais il multiplie les images jetant un éclairage juste

sur la nécessité de prendre soin du patrimoine.

Son savoir et sa sensibilité, il les a transmis aux quatre coins du globe. Engagé activement dans le Conseil international des monuments et des sites (ICOMOS), il voit, dans ces échanges avec le reste du monde, un lieu de solidarité et d'inspiration. Après Dubrovnik, il a effectué plusieurs autres missions à l'étranger. «La façon dont on s'occupe du patrimoine dans des situations de crise, c'est peut-être aussi un indice de civilisation», souligne-t-il.

Mais tout ça le ramène continuellement au local. À Montréal, dont le patrimoine mérite lui aussi d'être chéri, même s'il a été l'objet «de commentaires plutôt sévères» de la part de Gérard Morrisset, souligne Dinu Bumbaru, qui se dit davantage issu de l'école de Melvin Charney.

Au sein d'Héritage Montréal, M. Bumbaru a d'ailleurs appelé les services d'incendie à être plus sensibles au patrimoine dans leurs interventions. Une prise de conscience qui semble tranquillement faire son chemin. «Les gens partent en vacances en Europe pour admirer les cathédrales, mais ils ne portent plus attention à la valeur de ce qui les entoure à leur retour, se désole M. Bumbaru. Le mont Royal, ça ne se déménage pas. Il faut s'en occuper.»

Né à Vancouver en 1961, il a emménagé dans la métropole québécoise dès l'âge de trois ans. Il a été élevé dans un immeuble à logements multiples qui l'a initié à cette «relation avec l'espace urbain». Le 1^{er} décembre 1982, fraîchement di-



RÉMY BOILY

Dinu Bumbaru est directeur des politiques chez Héritage Montréal.

plômé de l'École d'architecture de l'Université de Montréal, il est entré officiellement chez Héritage Montréal à une époque où la métropole ne possédait aucun plan d'urbanisme. Aujourd'hui, il est le directeur des politiques et une figure de proue de ce groupe de défense et de mise en valeur du patrimoine.

Tristes disparitions

Du patrimoine précieux, il en a vu disparaître en 30 ans de carrière. Entre autres choses, il regrette le sort tragique réservé à l'hôtel Queens, aux cheminées de la carrière Miron, au patrimoine industriel le long du canal de Lachine, ainsi que celui d'Expo 67. Mais ce qui l'ébranle le plus en ce moment, c'est la récente démolition des bâtiments du boulevard Saint-Laurent à l'intérieur de l'aire de protection du Monument-National. «C'est invraisemblable en 2012. J'ai l'impression que c'est le jour de la marmotte», dit-il en se désolant que la sécurité publique ait une fois de plus été invoquée pour justifier ce type de manœuvre. En contrepartie, il se mon-

tre fier, toujours sur un ton modeste, d'avoir contribué à la sauvegarde de la rue McGill College. «Je suis très heureux que ce soit maintenant une belle vue sur la montagne.» La protection du mont Royal constitue une autre bataille à laquelle il se dit satisfait d'avoir participé, tout comme celle pour la conservation du Théâtre Outremont. Il note aussi le succès de l'Opération patrimoine architecturale de Montréal (OPAM), dont il poursuit le pilotage avec la Ville de Montréal. Cet événement annuel propose des visites de quartier et encourage les propriétaires à entretenir le cachet patrimonial de leur résidence ou de leur commerce. «On oublie souvent que le coup de pinceau fait plus que le coup de maillet du juge», lance-t-il.

D'ailleurs, la mobilisation et la sensibilisation des citoyens demeurent au cœur de ses activités. «On m'a fait des propositions pour aller travailler à Rome dans toutes sortes d'organisations officielles très spécialisées. Mais, moi, je trouve formidable l'importance des associations.» Surtout à

Montréal, souligne-t-il, où ce sont les regroupements, les communautés religieuses et les pétitions de citoyens, plutôt que les décideurs, qui ont été les pionniers dans la conservation du patrimoine au XIX^e siècle.

«Écosystème architectural»

«Le grand défi aujourd'hui, c'est la res publica, insiste-il. On vit dans une ville qui est composée essentiellement de biens privés, mais qui forme un tout qui est d'intérêt collectif. Le défi, ce n'est pas de conserver ou de classer le patrimoine à Québec, c'est d'avoir des paysages, des villes, des quartiers qui constituent un écosystème architectural qui soit fascinant et qui porte non seulement la mémoire, mais aussi la culture et l'identité.»

La société civile devrait être conviée à une rencontre avec le ministre de la Culture, Maka Kotto, souhaite-t-il. La nouvelle loi sur le Patrimoine culturel, entrée en vigueur le 19 octobre dernier, ne doit pas être appliquée «seulement d'une manière technocratique» et constitue une belle occasion à ne pas manquer «pour susciter une grande alliance pour le patrimoine».

Il soulève aussi l'idée de sensibiliser les plus jeunes. «Ce serait bien qu'on enseigne la géographie culturelle. Pas seulement l'histoire des personnages et des institutions, mais l'histoire des lieux», suggère-t-il, en ajoutant son grain de sel au débat entourant l'enseignement de l'histoire dans les écoles. «Je pense que si les gens étaient éveillés à ça dès leur jeune âge, leurs choix comme citoyens seraient probablement plus éclairés.»

Collaborateur
Le Devoir

U de M

«Premiers de cordée ou navigateurs solitaires, nos lauréats ont fait de l'Université de Montréal leur camp de base ou leur port d'attache. Parce qu'elle conjugue vision et alliances stratégiques, créativité et audace, cette association est l'une des plus productives de notre société.»

Guy Breton
Recteur

Nos lauréats 2012 des Prix du Québec



GUY ROULEAU

Professeur, médecine
Faculté de médecine

Directeur
Centre de recherche
du CHU Sainte-Justine
Prix Wilder-Penfield



BENOÎT MELANÇON

Professeur, directeur, littératures
de langue française
Faculté des arts et des sciences

Prix Georges-Émile-Lapalme



LOUISE NADEAU

Professeure, psychologie
Faculté des arts et des sciences

Prix Marie-Andrée-Bertrand

Université 
de Montréal

PRIX DU QUÉBEC

PRIX ARMAND-FRAPPIER

Le biologiste est devenu gestionnaire

Edwin Bourget reçoit le prix Armand-Frappier pour l'étendue de sa contribution à l'avancement de la science au Québec. Biologiste, il s'est aussi grandement engagé dans la société civile, notamment par son soutien à la création d'entreprises innovantes.

PIERRE VALLÉE

Si Edwin Bourget est né en Abitibi, ce n'est pas la forêt qui a en premier enivré sa jeunesse, mais plutôt le fleuve Saint-Laurent. «*Ma famille a déménagé aux Îles-de-la-Madeleine quand j'étais enfant. À 15 ans déjà, je savais que je voulais faire carrière en biologie marine.*»

Après l'obtention de son baccalauréat et de sa maîtrise en sciences, il obtient en 1974 son doctorat en biologie marine à l'Université du pays de Galles, en Grande-Bretagne, sous la direction du professeur D. J. Crisp. La méthode scientifique du professeur Crisp aura une influence déterminante sur son approche de la recherche scientifique. Après un bref séjour à l'INRS-Océanologie à Rimouski, il devient en 1976 professeur et chercheur au Département de biologie de l'Université Laval.

Contribution scientifique

Le champ de recherche d'Edwin Bourget en biologie marine est celui des invertébrés marins, en particulier ceux de la communauté benthique, c'est-à-dire les invertébrés qui vivent accrochés aux fonds marins. «*Ce qui m'intéressait d'abord, c'était l'abondance de ces invertébrés et leur distribution. Pourquoi trouve-t-on une espèce à un endroit et une autre espèce ailleurs? Pourquoi la distribution n'est pas uniforme et se fait plutôt sous forme de taches? Pourquoi certaines espèces ont des préfé-*

rences pour certains habitats? Au fond, ce qui m'a toujours fasciné, ce sont la structure de ces communautés et leurs emplacements.»

Et, pour réaliser ses études et recherches, il n'a pas hésité à faire des emprunts à d'autres disciplines scientifiques, comme le génie civil et électrique, la géomatique, les mathématiques et même la génétique. C'est là que l'influence du professeur Crisp entre en jeu. «*Le professeur Crisp avait une formation de chimiste, mais il était un spécialiste des sciences marines. Il ne croyait pas au cloisonnement des disciplines. Pour lui, la science était un tout. Mais, comme il est impossible de tout connaître, j'ai cherché plutôt à établir des collaborations avec des chercheurs œuvrant dans d'autres disciplines.*»



RÉMY BOILY
Edwin Bourget, biologiste

Au fil des ans, Edwin Bourget s'est intéressé de plus en plus à l'organisation de la recherche scientifique. «*Ça s'est fait progressivement. On me confiait la direction d'un groupe de recherche et puis d'un autre. J'ai ensuite accepté la direction du département et, de fil en aiguille, je me suis engagé davantage dans l'administration de la recherche. J'ai compris alors que la qualité de l'organisation comptait beaucoup dans le succès d'un groupe de recherche.*»

Le moment décisif se produit lorsqu'il accepte le poste de vice-recteur à la recherche à l'Université de Sherbrooke, en 2001. «*Ce fut une décision difficile, car il s'agissait d'un point de non-retour. La charge de travail que cela impliquait faisait en sorte que je ne pouvais plus me maintenir dans les ligues majeures comme chercheur en biologie marine.*»

Il a donc concentré ses efforts sur l'amélioration de la recherche scientifique à l'université. «*Mon objectif était de mieux structurer la recherche afin d'aider les chercheurs à trouver des fonds et, conséquemment, à bonifier la recherche. Il y a une corrélation entre la structure de l'organisation, le montant des fonds qu'elle peut aller chercher ainsi que la qualité et le volume de recherche qu'on peut faire.*» Il a donc mis en place des structures de gestion et a contribué à la création de plusieurs centres et groupes de recherche.

En 2007, il revient à l'Université Laval en tant que vice-recteur à la recherche, où il poursuit le même type de développement de la recherche scientifique en lançant, entre autres,

VOIR PAGE G 7 : BOURGET

PRIX PAUL-ÉMILE-BORDUAS

Et il devint peintre à 35 ans

Peintre, sculpteur, performeur et musicien montréalais, John Heward porte depuis une quarantaine d'années le poids d'une pratique austère et exigeante, ouverte aux interprétations, presque mystique. Ses étoffes suspendues, l'état brut de ses matériaux, son geste pratiquement toujours visible — par le coup de pinceau ou la déchirure du tissu... Sa pratique n'en est pas moins empreinte de sensibilité et de réalisme. C'est ce mélange de retenue et d'énergie vive, de minimalisme et d'expressionnisme qui caractérise le prix Borduas 2012.

JÉRÔME DELGADO

«*J'ai appris à voir le travail de Heward de cette manière: sans explications, par petits bouts, déconcerté parfois, surpris souvent, longtemps étonné d'une spontanéité si essentielle*», écrit son galeriste et ami Roger Bellemare, dans le catalogue de la rétrospective John Heward, *Un parcours/une collection*, présentée en 2008 au Musée national des beaux-arts du Québec et à la Galerie de l'UQAM.

Dans l'immense atelier qui se confond avec son domicile et avec l'atelier de sa compagne, l'artiste Sylvia Saffie, John Heward ne bénéficie pas seulement d'un espace pour travailler. Dans cette ancienne usine de Griffintown, le temps, aussi, a pris ses aises.

Le temps, cet élément indissociable de Heward, de sa pratique, est présent dans chacun des étages de son nid. La *painting room* est imbibée de taches et de coulis de peinture. Les réserves, avec ses tringles d'où pendent une multitude d'œuvres, ont des airs de vestiaire de théâtre. Les expérimentations du passé reposent là comme des détroques.

De sa table à manger domine la vue d'un amas de toiles usées, posées au sol. Chaque morceau de cette montagne de grands chiffons attend son tour. Au hasard ou presque, sur le coup «*d'une spontanéité si essentielle*» comme celle du jazzman qu'il est, John Heward en ramasse un et l'agrafe sur le mur. De là, le tissu choisi pourrait redevenir œuvre.

Aux yeux de cet homme songeur, son art découle d'un ensemble d'expériences répétées et renouvelées. «*Regarder à nouveau quelque chose stimule le changement, explique-t-il. C'est une nouvelle façon d'apprécier un objet après 20 ans. Ce n'est pas une correction, mais une manière d'accepter le changement.*»

Pour Mingus

Né en 1934 dans une famille d'artistes — Prudence Heward, une peintre relativement connue, est sa tante — et formé en littérature et en histoire, John Heward est arrivé à la pratique artistique sur le tard. À 35 ans dans la peinture, à 49 ans dans la musique. De retour au pays après un long séjour à Londres, c'est un ami peintre, Andries Hamann, qui le pousse aux pinceaux. Heward lui avouait à peine que, dans sa prochaine vie, il ferait de la peinture qu'il s'est retrouvé dans son atelier. «*Il m'a alors dit: "C'est maintenant que commence ta nouvelle vie." Et j'ai commencé, dit-il, et fait une peinture qui se trouve aujourd'hui au Musée national des beaux-arts du Québec [sans titre (Masque de Mingus)].*»

À l'instar de ses œuvres, la vie de celui qui est considéré comme un des plus remarquables batteurs de *free jazz* du Canada en est une de hasards et de choix prompts. «*Je crois dans les accidents, dit-il. Mon travail repose sur un équilibre entre l'affirmation et l'accident, entre le planifié et le non-planifié. L'intention doit être là, la volonté de faire. Mais il faut accepter le changement. C'est l'essence de l'existence, de la vie d'un individu.*»

Des choix, Heward en a fait. Lorsqu'il décide de se lancer dans la peinture, à la fin des années 1960, le Québec vient de plonger dans l'abstraction formaliste des plasticiens de deuxième génération — Molinari, Tousignant, Gaucher... Heward se lie d'amitié avec eux et



RÉMY BOILY

Le temps, cet élément indissociable de John Heward, de sa pratique, est présent dans chacun des étages de son nid.

admire même leurs pratiques. Or le nouveau venu opte pour une signature davantage personnelle, imbibée de sa présence. Son abstraction est faite, aime-t-il répéter, «*de sens*».

Heward se sent redevable aux expressionnismes américains, au Riopelle des années 1950 et surtout aux Borduas en noir et blanc, qu'un bon nombre de ses nombreuses toiles évoquent. Le court-métrage *Paul-Émile Borduas, 1905-1960*, réalisé en 1962 par Jacques Godbout, l'a particulièrement influencé. Mais, pour celui qui s'intéresse à la trace et aux matériaux qui marquent le temps, comme le feu et l'eau, sa visite des grottes de Lascaux en 1958 a sans doute été un de ses éléments formateurs les plus importants. «*Peu importe l'intention de ceux qui ont peint, il y a l'idée de laisser sa marque*», dit-il.

Discrettement

Présent sur la scène de l'art contemporain québécois depuis les années 1970, John Heward a néanmoins eu une carrière discrète. Jusqu'en 2008, sa seule apparition en solo dans un musée datait de 1977. Elle a eu lieu au Musée d'art contemporain, qui, étonnamment, ne l'a pratiquement plus exposé, même en groupe, depuis 1994 et la manifestation *La collection Lavalin*...

Heward n'a pourtant cessé d'être présent sur le marché. Même lorsque se retire, Roger Bellemare, qui est un des premiers en 1972 à s'y intéresser, «*sans comprendre ni tout, ni tout à fait*», d'autres, notamment Brenda Wallace et Yves Leroux, prennent le relais. Depuis l'an 2000, Bellemare l'accompagne à nouveau. En 2013, Heward devrait présenter dans sa galerie un nouveau solo.

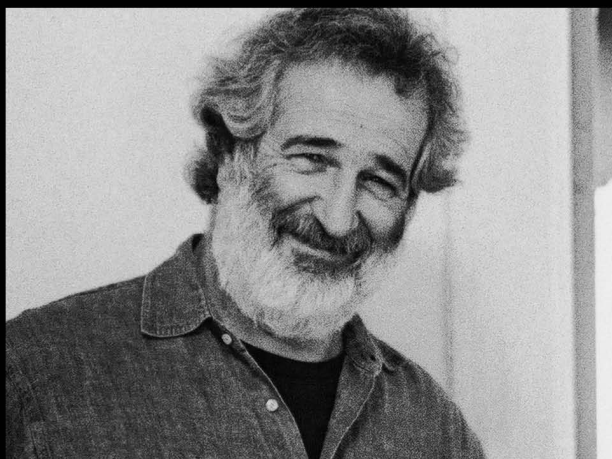
John Heward obtient le Borduas au même âge — 78 ans — qu'avait Alfred Pelland lorsqu'il a reçu la récompense, en 1984. Sur ce point, Heward et Pelland ne sont dépassés que par deux récents lauréats, Denis Juneau (prix Borduas 2008, à 83 ans) et Gabor Szilasi (primé en 2009, à 81 ans). En fait, depuis une dizaine d'années, le Borduas vieillit: jusqu'en 2002, seulement trois septuagénaires l'avaient obtenu. Depuis 2003, ils sont six sur dix.

Collaborateur
Le Devoir

Des histoires originales, un regard unique,
un cinéma qui rassemble des générations de petits et de grands.



Les tacots
1974



L'ONF salue le travail et l'œuvre d'André Melançon,
récipiendaire du prix Albert-Tessier.



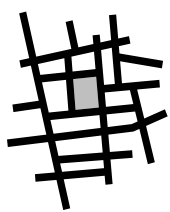
Toutes nos félicitations à
DINU BUMBARU

Prix Gérard-Morisset
Prix du Québec 2012
patrimoine

pour sa remarquable contribution
à la protection et valorisation du
patrimoine, à Montréal et à travers
le monde. Bravo !



Dinu Bumbaru est le directeur
des politiques de la Fondation
Héritage Montréal depuis 1982



HÉRITAGE
MONTRÉAL

Ensemble, multiplions nos actions

Félicitations à
FRANCE THÉORET

Lauréate du prix
ATHANASE-DAVID

qui couronne
l'ensemble de
son œuvre



Pleine lune

au Salon du livre de Montréal, Stand 532

PRIX DU QUÉBEC

PRIX ALBERT-TESSIER

Une vie où l'écran est le paysage

Il se sent vraiment touché de recevoir le prix Albert-Tessier, André Melançon. «Ça fait 42 ans que j'ai le privilège de pratiquer ce métier, alors, un couronnement de carrière, ça compte.» Le cinéaste de *La guerre des tuques* a des ennuis de santé, mais il travaille beaucoup: théâtre, cinéma, scénarios. Passionné, allergique au cynisme ambiant.

ODILE TREMBLAY

Lui qui connut les beaux jours de l'ONF avec sa poignée d'artisans qui réinventaient le cinéma, il trouve vertigineux le nombre de jeunes cinéastes qui embrassent le métier aujourd'hui. «*Cette diversité m'impressionne. C'est parti de l'équipe française de l'ONF issue de tous les horizons, avec sa façon de regarder le réel. Sans les Brault, les Perrault, les Carle, les Jutra, le cinéma québécois serait tout autre...*»

Ça lui donne le vertige. «*Si je regarde dans mon rétroviseur, le cinéma est partout.*» Et ce fils de l'Abitibi de se revoir dans les cinémas de Rouyn avec ses frères, chaque fin de semaine. Un beau jour, il a vu *La strada*, de Fellini... «*Ce fut mon chemin de Damas. Entre l'âge de 4 ans et mes 13 ou 14 ans, j'avais vu des histoires à l'écran. Avec Fellini, je découvrais le langage cinématographique.*» A la même époque, sa mère lui acheta une caméra 8mm. Ainsi naissent les vocations.

À l'adolescence, Montréal l'attendait. Du cours classique chez les frères de Saint-Viateur à la découverte de la musique, du théâtre, armé aussi d'une caméra 16mm, il embrasse le monde, goûte aux voyages: un an au Pérou, comme animateur auprès des jeunes de la rue pour les Disciples d'Emmaüs.

Entre des études à l'Université de Montréal en psychoéducation, son engagement à Boscoville, ses ateliers de théâtre et de cinéma auprès des jeunes délinquants, son parcours se dessine. «*J'ai fait un petit film, Le camp de Boscoville (1967), sans penser à me diriger vers le cinéma pour enfants.*» Même si, embauché à l'ONF, il signe des œuvres pour adultes comme *Des armes et des hommes*, le voici de plus en plus investi dans des œuvres sur l'univers enfantin, en donnant la parole aux enfants, en épousant leur point de vue.

Son documentaire percutant intitulé *Les vrais perdants* (1978), sur les enfants condamnés à la performance, et sa fiction remarquable intitulée *Comme les six doigts de la main*,

sortie la même année, sur une bande de jeunes, ont marqué les esprits. Il quitte l'ONF, passe au secteur privé, saute du documentaire à la fiction, aux séries télé, refusant les carcans.

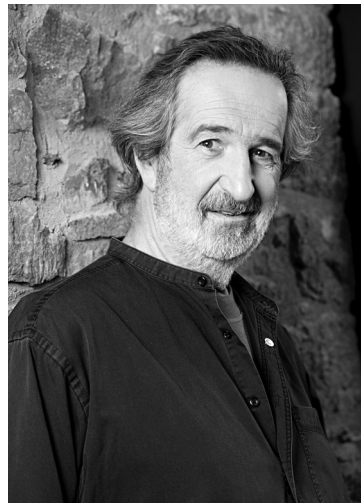
Des contes et après

En 1982, Roch Demers l'invite à réaliser la désormais classique *Guerre des tuques*, premier des *Contes pour tous*, un énorme succès sur fond de neige, de bataille et de chien. André Melançon allait prendre la barre au long des décennies de trois autres *Contes pour tous*: *Bach et Bottine*, *Fierro*... *L'été des secrets*, coproduit avec l'Argentine, et *Daniel et les Superdogs*.

«*J'aime saisir l'interrelation des gens, la mécanique entre ce qu'ils cachent et ce qu'ils montrent, écrire en solitaire entre doute et euphorie, puis plonger dans le travail d'équipe.*»

Diriger les enfants: toute une aventure. «*Le gros défi repose sur le casting. Sur dix qu'on auditionne, deux possèdent l'instinct du jeu. Certains ont des talents pas possibles: Mahée Paiement (dans *Bach et Bottine*, aussi dans la dramatique *Le lys cassé*), Xavier Dolan (mis en scène enfant dans les publicités de *Jean Coutu*). Sur un plateau, il faut pouvoir s'amuser avec les enfants.*»

André Melançon a plusieurs cordes à son arc. Ça lui évite de connaître l'ennui.



RÉMY BOILY
André Melançon est tombé dans le cinéma après avoir vu un film de Fellini.

On a vu sa silhouette de géant comme acteur dès 1972, à travers le rôle-titre de *Taureau*, de Clément Perron. Arcand l'a dirigé dans *Réjeanne Padovani*, l'Argentin Eliseo Subiela, dans *Le côté obscur du cœur*, etc. «*Je n'ai pas un grand talent de comédien. Quand le personnage me convient, comme celui de Taureau, mêlant timidité et force physique, c'est parfait, mais mon éventail est réduit.*»

Son thriller intitulé *Rafales*, sur un vol à main armée avec prise d'otages en 1992, s'adressait aux adultes. «*Je l'avais écrit avec mes comparses de la Ligue nationale d'improvisation, Denis Bouchard, Marcel Lebœuf. On jouait tous les trois dans le film. Ça rejoignait des thèmes importants, comme les difficultés de la communication entre des frères, la manipulation des médias.*»

Son grand regret: n'avoir jamais reçu le feu vert des organismes pour son projet *Quatuor pour Madeleine*: «*J'ai travaillé deux ans sur cette histoire d'une femme et des quatre hommes de sa vie. J'aimais ce scénario.*»

Le théâtre l'a toujours fasciné, lui qui assura en 2006 la mise en scène de *La promesse de l'aube* à l'Espace Go, d'après Romain Gary, en donnant le rôle de la mère à sa compagne, Andrée Lachapelle. Il a enchaîné l'année suivante avec *Les justes de Camus*, au théâtre Denise-Pelletier.

Il termine un documentaire, *Les trains de la vie*, sur un Québécois d'origine néerlandaise qui connut l'Occupation allemande et raconte ses souvenirs lointains aux enfants d'aujourd'hui. Son prochain projet est ambitieux. «*Une production historique, sur un événement vécu au siècle dernier à Ottawa par les francophones. Le film aura une résonance politique.*»

Il aime l'espoir au bout du tunnel, mais cet espoir se mérite. «*Rien ne tombe du ciel, estime André Melançon. Mon métier est beau mais aussi très dur. Pour La guerre des tuques, on s'était gelé les pompes. J'enrage devant les techniciens qui font les choses à moitié, sans souci de perfection. Partager la vie d'une interprète aussi exigeante qu'Andrée Lachapelle, c'est inspirant. Regarder pousser mes enfants exceptionnels aussi. Avoir des projets qui me passionnent, un moteur merveilleux.*»

Le Devoir

PRIX MARIE-ANDRÉ-BERTRAND

Pour qu'«elles» se libèrent des dépendances

Pionnière à tout âge de sa vie, Louise Nadeau, professeure au Département de psychologie de l'Université de Montréal, continue à abattre les préjugés à coups de données probantes. «Ça été le leitmotiv de ma vie, ma quête», dit-elle: transcender le jugement moral et les deux poids deux mesures qui pèsent sur les personnes dépendantes, en particulier les femmes. Rencontre avec la lauréate du prix Marie-André-Bertrand.

AMÉLIE
DAOUST-BOISVERT

Devant son thé noir, la psychologue Louise Nadeau, dame poivre et sel au débit rapide et posé à la fois, s'inquiète de la glotonnerie humaine, qu'elle a documentée sa vie durant en s'intéressant aux dépendances. «*C'est le grand enjeu du XXI^e siècle. Comment allons-nous réussir à nous autoréguler? À ne pas perdre notre liberté vis-à-vis de la surabondance alimentaire, la surabondance de consommation? L'enjeu des dépendances, c'est justement cette capacité à s'autoréguler, à en arriver à une satiété. Dire: j'ai assez bu, j'ai assez mangé, j'ai assez dépensé pour le jeu. Assez magasiné.*»

«*Je pensais travailler sur de petits problèmes, confie-t-elle — l'alcoolisme reste marginal par rapport à l'ensemble des pathologies mentales. Je ne pensais pas que mes recherches m'amèneraient à des réflexions plus écologiques.*»

Louise Nadeau a marqué une génération de femmes. En 1981, elle écrit, avec ses comparses Louise Guyon et Roxane Simard, qu'«*un coup d'œil rapide sur la situation actuelle nous montre que, globalement et massivement, notre culture impose aux femmes des modèles de dépendance, de soumission et de service (ou de servitude) auxquels elles ne peuvent répondre qu'au prix de leur propre santé.*» Depuis la publication de l'ouvrage féministe, scientifique et engagé *Va te faire soigner, t'es malade!*, succès de librairie vendu à 30000 exemplaires, bien de l'eau a coulé sous les ponts.

Mais certains passages restent criants d'actualité. «*Il n'y a pas de place pour le désespoir, écrivaient alors les auteures, malgré leurs constats. Au contraire, il n'y en a que pour l'espoir.*» On



RÉMY BOILY

Louise Nadeau s'intéresse entre autres à l'alcoolisme chez les femmes.

pourrait en dire autant encore aujourd'hui.

Qu'est-ce qui a fleuri de cet espoir, 30 ans plus tard? Certains acquis réjouissent l'auteure. «*Le harcèlement sexuel a reculé sur les lieux de travail. Avant les années 1980, un gars pouvait "frencher" sa secrétaire et ne pas avoir de problème. Des femmes dans les usines n'avaient pas leur paie si elles ne couchaient pas*», dit-elle sur un ton qui contient encore sa dose de révolte. D'autres batailles doivent encore être menées. «*Il y a probablement encore deux poids deux mesures quant à l'alcoolisme des femmes. Il y a probablement un plafond de verre, aussi*», dit M^{me} Nadeau.

Avec le temps, elle en est venue à la conclusion que les femmes veulent peut-être mener leur carrière autrement. «*Pour certaines, avoir des enfants, s'occuper de leurs parents, c'est aussi important que d'aller jouer au golf avec ceux avec qui il faut jouer au golf pour avancer, avec un p.-d.g. ennuyant*», observe celle qui avoue avoir déjà esquivé des offres plus qu'alléchantes qui n'étaient pas en adéquation avec ses valeurs profondes. Elle se remercie d'avoir maintenant du temps pour son compost, ses fleurs et sa maison de campagne prête à recevoir les invités du ré-

VOIR PAGE G 8: DÉPENDANCES

LA CINÉMATHÈQUE QUÉBÉCOISE
SALUE LE TALENT ET LA
CRÉATIVITÉ DU CINÉASTE

**ANDRÉ
MELANÇON,**

LAURÉAT DU PRIX ALBERT-TESSIER 2012.
FÉLICITATIONS!

CINEMATHEQUE
QUÉBÉCOISE

LA PASSION PLEIN ÉCRAN

335, BOUL. DE MAISONNEUVE EST - MÉTRO BERRI-UQAM - TÉL. : 514.842.9763 - CINEMATHEQUE.QC.CA

PHOTO: ALAIN GAUTHIER

BOURGET

SUITE DE LA PAGE G 6

un vaste programme de création de chaires de recherche, plusieurs en collaboration avec le secteur privé. «*Mais nous avons pris soin de bien baliser le tout, afin qu'il n'y ait pas d'ingérence de la part des entreprises privées.*»

Tout au long de sa carrière de gestionnaire scientifique, Edwin Bourget n'a jamais hésité à s'engager dans des organisations civiques afin de promouvoir le développement économique, no-

tamment en favorisant la création d'entreprises innovantes. Il est d'ailleurs toujours, malgré sa retraite, le président du conseil d'administration du Parc technologique du Québec métropolitain. Il explique son engagement par un besoin de redonner à la science. «*La science m'a énormément donné, ce que j'appelle la pierre philosophale, c'est-à-dire le devoir du doute. Pas celui du doute qui paralyse, mais celui qui fait questionner et avancer les choses. Le doute qui fait écouter, car on sait qu'on ne détient pas toujours la vérité.*»

Collaborateur
Le DevoirToutes nos félicitations
à LOUISE NADEAU

Prix Marie-Andrée Bertrand

Louise Nadeau a été la première directrice scientifique du Centre Dollard-Cormier - Institut universitaire sur les dépendances. Elle y est chercheuse associée.

CENTRE DOLLARD-CORMIER
Institut universitaire sur les dépendances

www.centredollardcormier.qc.ca

Le CDC-IUD offre des services gratuits aux personnes ayant des problèmes d'alcool de drogue, de jeu et de cyberdépendance.



Prix Georges-Émile-Lapalme

BENOÎT MELANÇON

directeur scientifique des PUM, directeur des collections « Profession » et « Socius »

En conférence, dans les médias ou sur la toile, on applaudit son art de conjuguer finement la rigueur et l'humour et de rester allergique aux propos moralisateurs.

Les Presses de l'Université de Montréal
www.pum.umontreal.caUniversité
de MontréalPUM
50 ans

PRIX DU QUÉBEC

DÉPENDANCES

SUIITE DE LA PAGE G 7

Il y a Louise Nadeau, la féministe, la femme qui parle haut comme elle l'a appris dans son passé d'actrice. Il y a aussi Louise Nadeau, femme de carrière, scientifique reconnue et militante efficace. Si la modération a meilleur goût au Québec, c'est un peu grâce à celle qui assume toujours la présidence d'Educ'alcool.

Malgré toutes les campagnes de prévention, «*la prise de conscience [sur l'alcool] est là, mais est-ce que ça modifie les comportements? J'en suis moins sûre*», constate-t-elle, honnête. L'an dernier, la campagne annuelle soulignait le nombre de consommations sans risque pour l'homme et la femme. Educ'alcool souhaite maintenant apprendre aux Québécois ce qu'est une consommation d'alcool, au juste. «*Une consommation, c'est 13 grammes!*», souligne Louise Nadeau. Les bouteilles de vin à 14% signifient donc qu'on doit boire de plus petites coupes pour le même apport qu'un vin à 11%. «*Les gens ne se demandent jamais ça!*», observe cette apôtre de la modération.

Après avoir consacré tant d'années à l'étude des dépendances et de l'alcoolisme chez les femmes, Louise Nadeau a bifurqué dernièrement vers l'étude du jeu en ligne. Elle dirige le Groupe de travail sur le jeu en ligne, qui doit produire un rapport pour le ministère des Finances du Québec, sans délaisser ses sujets de prédilection. «*Je ne pensais jamais que je comprendrais la société numérique. Ce projet est un cadeau pour quelqu'un qui a les cheveux blancs comme moi!*», dit-elle.

Elle a géré des millions à titre de vice-présidente du conseil d'administration des Instituts de recherche en santé du Canada, dont elle était à leur création, en 2001. Elle est la directrice scientifique du centre Dollard-Cormier, institut universitaire sur les dépendances. Mais son œuvre la plus utile reste l'enseignement, croit-elle. Elle est très fière de raconter que, avec quatre collègues, elle a été nommée par les étudiants parmi les professeurs les plus influents de son département.

Comme chercheuse, elle croit qu'il «*faut avoir le courage de parler quand c'est le temps et avoir à la fois beaucoup d'humilité. Dans une carrière, parfois, ce qui est le plus important, ce n'est pas ce qu'on fait pour être payé. C'est l'engagement. Ça fait chaud au cœur qu'il soit reconnu, car j'en ai passé des samedis après-midis à travailler. Ça veut aussi dire que je ne me suis pas trompée de le faire.*» Un nuage passe dans ses yeux. «*J'aurais aimé que mes parents soient vivants pour voir ça. C'est leur héritage que je ne veux pas trahir.*»

Collaboratrice
Le Devoir

PRIX LÉON-GÉRIN

Un intellectuel dans la cité

Le grand pionnier de l'histoire montréalaise ne cache pas sa fierté de recevoir une distinction «*d'une ampleur considérable, nous dit son récipiendaire, Paul-André Linteau. D'autant qu'il couronne toutes les sciences humaines et sociales. Il n'y a pas beaucoup d'historiens qui ont remporté ce prix Léon-Gérin. C'est vraiment très gratifiant!*»

HÉLÈNE ROULOT-GANZMANN

C'est une consécration pour ce fidèle de l'Université du Québec à Montréal, à laquelle est rattaché Paul-André Linteau depuis sa création en 1969. Et pour celui que tout le monde considère comme un pionnier, un fondateur de l'histoire contemporaine du Québec.

«*C'était la fin des années 1960, nous étions toute une nouvelle génération de jeunes historiens. Les universités étaient en pleine expansion, nous avions créé le Département d'histoire à l'UQAM. Oui, nous avons été des pionniers, mais ce n'était pas difficile... Il y avait tellement de champs de l'histoire non explorés! Avant nous, le discours était très ruraliste, traditionnel, folklorique. Il insistait sur la Nouvelle-France et les premières années du régime britannique. Tout le reste demeurait vierge. Nous, nous avons été marqués par la Révolution tranquille, même si nous étions trop jeunes pour avoir participé. La thématique de la modernité nous animait. Nous avons créé l'histoire urbaine du Québec.*»

Une nouvelle historiographie

Avec Paul-André Linteau, c'est toute l'historiographie du Québec qui change. Il vient dire que la province n'est pas née dans les campagnes, contrairement à ce que colportait à l'époque l'imaginaire collectif, mais bien dans les villes et que, depuis toujours, il y a eu des Québécois dans les cités. Il bouscule les idées reçues en travaillant notamment sur l'entrepreneuriat francophone. «*Dans les années 1970, on parlait beaucoup de la reconquête économique des francophones, se souvient-il. J'étais fasciné par cette question et je me suis demandé si c'était vrai que, jusque-là, les Québécois étaient absents de l'économie. Eh bien, non!*»

Tout naturellement, le professeur Linteau axe ainsi ses recherches dans trois directions: l'histoire montréalaise, l'histoire contemporaine du Québec et, plus récemment, l'histoire de l'immigration et de la diversité ethnoculturelle de la province. «*Je suis Montréalais de naissance, raconte-t-il.*



RÉMY BOILY

Paul-André Linteau, historien

On ne peut pas creuser l'histoire urbaine de Montréal sans, à un moment, s'attacher à cette question de la diversité ethnoculturelle.»

Une société vue dans son ensemble

Mais s'ils étaient toute une génération de jeunes historiens à la fin des années 1960, comme Paul-André Linteau se plaît à le souligner, comment se fait-il que ce soit lui, quarante ans plus tard, qui reçoive ce prestigieux prix Léon-Gérin? La réponse se trouve, selon lui, dans son travail de synthèse. Dans le fait qu'il a su comprendre la société qu'il étudiait dans son ensemble, en la regardant par tous les trous de la lognette. «*Une société, qu'elle soit contemporaine ou du passé, c'est une toile. Les gens qui la composent ont des appartenances multiples. Dans mon cas, ils sont Montréalais, donc urbains, mais ils ont aussi une appartenance de genre, de classe sociale, de religion, de quartier, etc. Quand on prétend travailler sur l'histoire d'une société, il faut rendre compte de cela. Il faut réussir à renouer tous les fils, à intégrer tous les paramètres.*»

Un formidable synthétiseur. Un formidable communicateur et vulgarisateur également. Le professeur Linteau a écrit plusieurs ouvrages, dont beaucoup sont devenus de véritables best-sellers. S'il fallait n'en nommer qu'un, ce serait bien sûr les deux tomes de l'*Histoire du Québec contem-*

porain, réalisés en collaboration avec René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard. Une œuvre, parue en 1979 et 1986, qui a nécessité quinze ans de recherches, qui fait toujours référence et qui est passée dans les mains de toute une génération d'élèves du secondaire, de collégiens, d'étudiants, mais aussi de Québécois passionnés par l'histoire de leur Belle Province. L'historien n'en doute pas, ils sont nombreux. «*Et c'est tant mieux, car c'est fondamental pour un peuple de connaître son histoire. Le nombre d'inscriptions au département ne désemplit pas, note-t-il. Et ce ne sont d'ailleurs pas forcément des gens qui veulent faire carrière dans cette discipline. Ils viennent chercher un bagage qui leur servira dans une multitude de métiers et même dans leur vie de tous les jours.*»

En tout domaine

Reconnu au Québec et au Canada, Paul-André Linteau l'est également à l'échelle internationale. D'abord parce qu'il est l'auteur de *l'Histoire du Canada* publiée dans «*Que sais-je?*», ensuite parce qu'il participe à de nombreux colloques et noue des partenariats avec des universitaires dans d'autres pays, en Europe notamment. Il développe actuellement un vaste programme de recherche sur les immigrants français au Canada, en collaboration avec des chercheurs d'Ottawa, de Nantes et de La Rochelle, en France. En plus de ses cours et de ses recherches, il est consultant pour presque tous les musées d'histoire de Montréal. Il s'intéresse également au patrimoine de sa ville. Et il poursuit son travail d'éditeur chez Boréal. La méthode Linteau? Rendre accessibles au grand public les recherches les plus spécialisées. Retravailler les thèses les plus pointues afin que la formulation devienne claire pour le commun des mortels. «*On me dit souvent que mes ouvrages se lisent comme des romans, raconte-t-il. Ça me rend très fier!*»

Alors, la retraite, on n'y pense pas encore. Pas tant qu'il prendra du plaisir à enseigner, à communiquer sa passion à ses étudiants, à débattre avec eux. «*Et ce n'est pas parce que je n'ai pas confiance en la relève, précise-t-il. Il y a de très bons historiens derrière moi... Même si, et ce n'est d'ailleurs pas spécifique à ma discipline, je trouve que la nouvelle génération est spécialisée dans un champ très précis. Le rôle social de l'histoire à travers l'exercice de synthèse, je le vois moins chez les jeunes, regrette-t-il. C'est dommage, et je souhaite réellement que ça prenne toute sa place.*»

Collaboratrice
Le Devoir



© Succession Serge Lemoyne (2012)

EXPOSITION DU 26 SEPTEMBRE AU 9 DÉCEMBRE 2012

ENTRÉE LIBRE 500, rue Sherbrooke Ouest
Métro McGill / 514 499-5087
lotoquebec.com/espacecreation



Espace Création
Loto-Québec